nés, en défrichant le sol et en parcourant les déserts à dos de cheval.

Non seulement il risque sa vie, mais il fait ce que jamais serf n'a fait à aucune époque. Il laisse ses chefs contrôler son amour, il quitte la femme qu'il aime, et il se glorifie d'obéir comme un automate à des individus dont il ne peut juger ni le talent militaire, ni la probité.

Quel serf du moyen-âge, à part le palefrenier, sans armes, qui suivait les armées avec les bagages, a-t-il jamais accepté de marcher à la guerre dans les conditions que le serf moderne, abruti par les idées de discipline, s'impose de nos jours !

Nous ne sommes plus des serfs comme au moyen-âge ; mais des salariés.

Seulement, les serfs d'il y a 4 à 500 ans n'ont jamais été aussi étroitement asservis que les salariés de la mine, de la glèbe, de l'usine, de la caserne, du comptoir et de l'atelier.

Le serf moderne, le salarié, possède, il est vrai, l'arme de son affranchissement : ce petit bout de papier qu'est le bulletin de vote mais, pénible constatation à faire, il s'en sert généralement très mal et tourne cette arme contre lui-même, en votant pour des adversaires de classe.

Quand les travailleurs, conscients de leurs droits et de leur force, auront conquis, grâce au bulletin de vote, les pouvoirs publics, ils auront, du même coup, mis fin pour toujours à leur triste condition de serf de la bourgeoisie.

F. D.

# NOS DÉPÊCHES

*(Par Service Téléphonique Spécial)*

## LA GUERRE SUD-AFRICAINE

### LA SITUATION

Ainsi qu'il est arrivé déjà plusieurs fois au cours de la guerre sud-africaine, à la suite de succès de l'armée anglaise, celle-ci a encore perdu le contact des troupes boers, à l'est de Prétoria.

Après avoir défendu avec acharnement, pendant les journées du 11 et du 12 juin, les positions qu'ils occupaient, sans que les Anglais aient pu s'emparer de vive force de ces positions, à l'exception de celle emportée le 12 sur la gauche des républicains par Jan Hamilton, les Boers, pressés par des considérations stratégiques qui s'imposaient, et non par les armes de leurs adversaires, ont volontairement opéré leur retraite dans la nuit du 12 au 13 ; cette retraite s'est faite en bon ordre sans rien abandonner en arrière.

Les troupes anglaises n'ont été en état de poursuivre les Boers que le 14, et nous apprenons, par une dépêche de lord Roberts, qu'on a lue hier à notre *Dernière Heure*, que leur retraite n'a pu être inquiétée et qu'on ne sait pas d'une façon précise où se trouvent les forces boers. Cette dépêche parle de l'armée de Botha en termes dubitatifs : « On le croit à Middleburg », dit le maréchal.

Et c'est le seul renseignement qu'il puisse donner sur son ennemi, avec lequel, à la date de sa dépêche, le 16 juin, il avait perdu tout contact depuis le 12.

Ce fait prouve avec quelle mobilité surprenante s'opèrent les mouvements des Boers, même à proximité de forces ennemies qui les suivent, et font tous leurs efforts pour les serrer de près.

Après chacune de ces retraites, il leur reste tout le temps suffisant pour se fortifier sur de nouvelles positions, s'organiser, s'approvisionner et attendre de nouveau l'ennemi de pied ferme.

## La GUERRE en CHINE

### Attaque des Légations

*Berlin, 17 juin.* — On apprend de source sûre, de Tien-Tsin, que plusieurs missions ont été détruites et que les légations ont été attaquées, à l'aide d'un canon Maxim, à Pékin.

Cette attaque a été repoussée, dit la dépêche.

On mande de Shanghaï, 7 h. 25 du soir, que les consuls, le Conseil municipal et les officiers du corps de volontaires ont tenu une réunion pour discuter les mesures à prendre pour assurer la défense des concessions étrangères dans le cas où des troubles se produiraient parmi les Chinois. Un plan de défense a été adopté.

Une canonnière allemande, *Jaguar*, est partie précipitamment hier sans qu'aucune communication ait été faite à son commandant par le consul allemand. On croit que le *Jaguar* a reçu l'ordre de surveiller et d'arrêter au besoin les vapeurs appartenant à la grande compagnie chinoise de navigation.

Une autre dépêche de Shanghaï reçue cet après-midi transmet des informations recueillies parmi les Chinois.

*Le ministre russe à Pékin aurait selon ces informations*, demandé 50 millions de taels d'indemnité pour les dégâts occasionnés au chemin de fer russe par les Boxers.

### La situation à *Pékin*

Les troupes européennes fussent-elles maintenant arrivées à Pékin que nous n'en pourrions rien savoir, du moins par Tien-Tsin et la voie ordinaire. Le télégraphe était déjà coupé entre Pékin et Tien-Tsin. Il vient maintenant d'être détruit au sud et à l'est de Tien-Tsin. De sorte que Shanghaï et Ta-Kou ne sont plus même en communication avec Tien-Tsin.

C'est Shanghaï qui devient maintenant notre centre d'observations. On peut imaginer avec quelle exactitude nous serons renseignés sur ce qui se passe à Pékin.

Les deux villes sont en ligne droite à 1,100 kilomètres l'une de l'autre. Supposez qu'il n'y ait qu'une ligne entre Paris et Madrid et que cette ligne fût coupée. Comme Madrid serait au courant de ce qui se passe à Paris.

Nous ne savons rien de ce qui se passe à Pékin. Les événements les plus terribles s'y peuvent dérouler un jour entier sans que nous en soyons informés. Nous n'avons donc pas le droit de démentir les plus graves informations.

### L'action des puissances

Les dernières nouvelles de Tien-Tsin, avant que le télégraphe fût coupé, annonçaient que les troupes internationales n'avaient pas atteint Pékin, mais que le Tsong-li-Yamen avait consenti à laisser entrer 1200 hommes dans la capitale.

Suivant la *Correspondance politique*, de Vienne, le gouvernement japonais aurait informé ses agents à l'étranger qu'il expédiait 1000 soldats en Chine pour coopérer avec les puissances au rétablissement de l'ordre.

On aura besoin de beaucoup d'union s'il est vrai que 10,000 soldats chinois débandés se soient joints aux Boxers. Trois chapelles ont encore été brûlées dans le quartier Est de Tien-Tsin. Deux nouveaux ponts ont été détruits sur la ligne de Pékin. Les Chinois, à Kalgan, sont en pleine révolte. Des missionnaires russes ont été tués. Sur la rivière de Canton, mêmes événements. Un petit groupe de Français venant de Mong-Tsé serait arrivé au Tonkin. Ils confirment que la situation est très inquiétante dans le Yun-Nan.

Quant aux négociations entre les puissances, elles n'ont eu d'autre but, nous affirme un télégramme de Washington, que d'assurer leur accord pour réprimer l'insurrection.

« On assure, ajoute ce télégramme, que dans la discussion entre les puissances intéressées aux affaires de Chine, la France a insisté d'une manière toute spéciale pour le maintien de l'équilibre actuel en Extrême-Orient.

» On a lieu de croire que ses efforts dans ce sens ont eu une influence considérable et ont empêché qu'aucune nation ne débarquât des forces trop prépondérantes, ce qui aurait pu provoquer une riposte de la part d'une autre nation et entraîner un conflit international général.

» Le principal désir de la France a été de maintenir la paix et l'union entre les puissances.

## UN GUEULETON NATIONALEUX

### INCIDENTS TRAGI-COMIQUES

*Paris, 17 juin.* — Les journaux de Paris nous apportent de très amusants renseignements sur le banquet offert samedi soir, à la salle Wagram, par la *Libre Parole*, aux élus nationalistes.

La Patrie Française, les Ligues antisémites, le Parti des Abrutis, avaient convoqué, dit la *Petite République*, le ban et l'arrière ban de leurs huîtres à un grand banquet en l'honneur des conseillers municipaux nationalistes.

A neuf heures, douze cents de ces peu intéressants mollusques étaient réunis salle Wagram. Boubou, lui-même, présidait, surveillé de près par son fidèle larbin Baptiste-Roche, qui, de temps à autre, le conduisait dehors pour le nettoyer.

Un sabbat infernal, tel que les antijuifs seuls peuvent en faire un, n'a cessé de régner. Voici pourquoi : on avait promis à manger aux convives. D'aucuns avaient payé pour cela. Or, à part quelques roublards, tous ces malheureux n'ont rien eu à se mettre sous la dent. Les uns ont protesté, les autres ont voulu les faire taire. Il s'en est suivi une bousculade au cours de laquelle les assiettes volaient en éclats... Puisqu'on n'avait pas d'autre usage à en faire !

Plusieurs convives ont été blessés. Boubourochefort, très ému, a tout lâché sous lui. Il a fallu pour le rassurer que Drumont l'embrassât. Cette fricassée de groins n'a pas rassasié les affamés, qui ont continué à hurler de plus belle.

Ce que voyant, les plus prudents se défilèrent. Tout à coup, les lumières s'éteignent. *Une obscurité profonde règne dans la salle.* On entend crier : « Au voleur ! » Ce sont quelques antisémites qui opèrent. Baptiste Roche ne perd pas non plus son temps.

Petit à petit la frousse gagne tout le monde, même les pickpockets, et une indescriptible bousculade se produit vers la porte, lorsque enfin les becs se rallument.

A ce moment, Boubourochefort est sous la table. Il faut l'en sortir pour qu'il puisse serrer la main à Mercier, le général, qui arrive.

Cinq ou six ivrognes, parmi lesquels Coppée, Roche, Lemaître, de Marcère grimpent sur les tables et ouvrent la bouche en agitant les bras. Personne n'entend. Seul Mercier obtient le silence pour recommander aux nationalistes de se préparer à l'action violente et à en finir par la force avec la République.

Mercier est acclamé. Boubourochefort demande à l'embrasser, *mais le général répond* par un geste de dégoût.

A la sortie, les nationalistes crient : « Vive l'armée ! Vive la police ! Mort aux juifs ! Vive Déroulède ! Vive Mercier ! »

Le *Matin*, tout en se montrant moins irrévérencieux envers les honorables convives du moine brûleur Drumont, constate que le banquet des nationalistes, n'a été qu'une comédie burlesque.

Des tables étroites, dit notre confrère, s'allongeant perpendiculairement à la tribune d'honneur, avaient été dressées, et au milieu d'un désordre indescriptible les invités y prirent place. Le menu, composé de poisson, de saucisson et de rosbif jardinière n'ayant pas paru du goût de certains, les assiettes volèrent bientôt par la salle, ainsi que les verres. Enfin, vers neuf heures, le silence se rétablit ; mais l'électricité étant venue à manquer, un nouveau tumulte se produisit.

Ecoutons maintenant le récit du *Temps* :

Après de fraternelles embrassades, dit le grave organe bourgeois, on essaye de manger et de boire. Ce fut dans ce « banquet » la partie la moins réussie. Le restaurateur affolé par ce débordement d'appétits, les garçons, ahuris par les cris et les réclamations, ne savent à qui répondre. A la fin, les nationalistes se fâchent. Des convives juchés dans une galerie qui court au-dessus de la salle, sont pris de colère et cassent leurs assiettes... sur la tête des gens qui sont en bas. Ceux-ci prennent mal la chose. On crie, on hurle. La galerie est escaladée. On empoigne deux des casseurs d'assiettes.

Les malheureux sont roués de coups et finalement expulsés.

Chacun s'efforce de regagner sa place.

Enfin, dit-on, on va pouvoir dîner. Erreur, une éclipse d'électricité se produit et les nationalistes qui aiment de la lumière pendant les repas, font un nouveau tapage. Enfin, quelques victuailles sont apportées. On les dévore. Mais le vin manque. Nouvelles protestations.

Une mauvaise nouvelle circule :

— Il n'y aura pas de champagne !

— Pourquoi ?

— La police l'a bu !!

Colère générale.

De tous côtés, on interpelle les garçons :

— C'est bon, ne vous fâchez pas, disent-ils, on remplacera le champagne par du quinquina.

*Et, en effet, on apporte des bouteilles de* quinquina. Ce n'est pas la même chose. Nouvelles protestations. Alors le personnel se met en grève et, à son tour, manifeste en *allant jeter ses tabliers sur l'avenue*. La police, nombreuse à l'extérieur, intervient et, avec l'aide du patron, ramène ces serviteurs au sentiment du devoir.

### Coups de revolver

Le banquet nationaliste, accompagné de bris de verres et d'assiettes, s'est terminé par des coups de revolver et de couteau.

Un des élus de la bande, le sieur Dubuc, conseiller municipal de Paris, a été transporté chez lui avec la peau du ventre trouée d'un coup de couteau.

En somme, ce banquet, grotesque en tous points, n'était qu'une réunion d'escarpes et il était tout naturel que les couteaux, voire même les os de mouton et les nerfs de bœuf chers aux antisémites, se missent de la partie.

# Faits Divers

## HORS RÉGION

### L'ACCIDENT DE TRAMWAY DE LA LIGNE PASSY-PARIS

*Paris, 17 juin.* — Voici des détails complémentaires sur le grave accident de car électrique qui s'est produit samedi après-midi, sur la ligne Passy-Hôtel de Ville et dont nous avons parlé hier :

#### Un tramway emballé

A cinq heures et demie, le tramway électrique 254, du système Tomson et Houtson, venant de Passy et conduit par le mécanicien Rougier, se rencontrait sous la passerelle de l'Exposition de Madagascar avec la voiture 261 de la même ligne, venant de l'Hôtel de Ville.

Le mécanicien de cette dernière voiture était occupé à réparer sa machine, qui ne fonctionnait pas, et, ne pouvant y parvenir seul, il pria son camarade de l'y aider.

M. Rougier serra son frein, descendit et se mit en devoir de procéder à la réparation. Mais, pendant ce temps, le frein du tramway 254 s'était légèrement desserré et insensiblement, sans que le mécanicien, très absorbé dans son travail, s'en aperçut, la voiture avançait de quelques mètres.

Quelques minutes plus tard, le frein se desserrait complètement et le tramway lancé avec une rapidité vertigineuse, heurtait sur son passage fiacres et piétons.

Deux voitures furent renversées, broyées et les cochers projetés sur la chaussée. Les passants furent lancés à plusieurs mètres de distance contre les arbres ou les bordures de trottoir.

Enfin, en arrivant au carrefour de l'avenue Marceau, le receveur du tramway emballé parvint à briser la glace qui sépare l'intérieur du tramway de la logette du mécanicien et, par un effort suprême, il réussit à resserrer le frein.

A cet instant, la voiture arrivait sur une courbe très prononcée de la voie ; la lourde masse dérailla, monta sur le trottoir, écrasant sous son poids un fiacre et brisant un arbre.

De toutes parts, on se précipita vers l'endroit où venait d'avoir lieu cet effrayant accident.

Comme nous l'avons annoncé hier, il a eu 3 morts et 14 blessés.

L'état de plusieurs d'entre eux n'est pas sans inspirer d'inquiétudes.

# DANS LA RÉGION

## LES PROCESSIONNARDS

### A ROUBAIX

La réaction roubaisienne a encore hier, tenté de semer des troubles dans notre ville, en cherchant, par une manifestation provocatrice et idiote à faire couler le sang dans les rues.

Comme tous les ans, les calotins et flamidiens de Roubaix, en ont été pour leur sale besogne et ont obtenu un succès complet de ridicule.

#### A l'Hippodrome

A 11 heures 1/4, selon la convocation publiée par le *Journal de Roubaix* et la *Croix*, organes des Motte, Chatteleyn, Saye, Noyelle, Cousu et autres Deschamps, une conférence a eu lieu à l'Hippodrome, par un jeune lévite Humine, avide de se faire une situation, remplaçant à l'autel MM. Duthoit, Chatteleyn, Motte et Roussel empêchés.

Il y avait environ deux cents personnes présentes à cette grotesque comédie : la plupart des employés, obligés de montrer leur soumission pour conserver leur pain à l'atelier, ou encore des émasculés amis intimes du très cher frère ou des patrons, au crâne chancelant, qui espèrent, en faisant preuve d'une *servile et honteuse* dévotion, trouver un appui auprès des capitalistes fabricants.

Le jeune docteur en droit, — ohé Achille — a profondément rasé son monde, dans un *discours rafouillé*, servi avec un débit et une prononciation très remarquable.

Après cette oraison, on a chanté : « Je suis crétin, voilà ma gloire ! », puis « Saint-Joseph, Sainte-Marie, Loué soit Jésus » et autres calembredaines abrutissantes dont les frocards ont le monopole exclusif.

Puis la sortie s'est effectuée pour la vachalcade traditionnelle.

#### Devant l'Hippodrome

Devant l'Hippodrome, une foule assez considérable stationne, chantant la *Flamidienne*, la *Marseillaise* et l'*Internationale*.

Les sifflets et les huées éclatent à tout instant et redoublent d'intensité lorsque paraissent des prêtres, des marmillons aux pieds nus, ou les jeunes émasculés chéris des frères, se rendant à la conférence.

M. Marion, commissaire central, MM Chaine, commissaire chef de la sûreté, Squevée, Grimaldi, Prudhomme, Lache, Le ..., commissaires, assurent le service d'ordre devant l'Hippodrome, au milieu d'une forte escouade d'agents de police ou de sûreté.

Les androgynes chevaliers de la Croix sont sur le perron de l'Hippodrome et se montrent si arrogants et si provocants que bientôt une grêle de cailloux s'abat sur eux : ils plient en retraite et sont obligés de fermer les portes du cirque.

#### La Sortie

Bientôt la grande troupe comique s'avance : le premier clown, le porte-drapeau carrossier Vandenhende fait son apparition.

On sait que cet individu, belge d'origine, a renié sa patrie pour devenir français, après avoir attendu que son âge le mette à l'abri des obligations du service militaire : c'est ce bon patriote ex-belge qui tient nos trois couleurs : ô honte !

Il est midi dix quand Gugusse Vandenheude apparaît décidé, lançant par son attitude résolue et narquoise une sorte de défi aux contre-manifestants.

Aussitôt une grêle de cailloux et d'immondices s'abat sur la troupe des goupillonnards, qui ouvrent leurs parapluies, vains efforts, les chapeaux tombent et la débandade commence en partie.

Derrière le bon belge-français Vandenhende viennent les patrons marguilliers de Roubaix, les éphèbes « Chevaliers de la Croix » dont les coiffures ressemblent assez à celles des « Alphonses » du trottoir, des enjuponnés frocards, moines, capucins, frères à barbettes, aux mines patibulaires.

Il y a là encore des femmes, hélas ! des malheureuses embrigadées que nous plaignons sincèrement et qui clament les sacrés cantiques avec force, sous la surveillance des directeurs et contremaîtresses ; il y a encore des enfants, produits spéciaux des écoles flamidiennes, dont la place n'est vraiment pas dans une manifestation de ce genre.

Sachant qu'ils provoquent des bagarres, les organisateurs de la manifestation sont réellement criminels d'exposer ainsi des enfants à être blessés.

Quand nous aurons dit que des tambours marchaient en tête du cortège précédant la fanfare maritime « *La Liberté* » nous aurons tout dit sur la composition de la vachalcade.

#### La police

La police de Roubaix a malheureusement hier manqué de sang-froid, en certaines circonstances, l'exemple donné par un commissaire de police et dont nous parlons d'autre part, a porté ses fruits.

De tous côtés nous reviennent des plaintes sérieuses contre des agents qui ont brutalisé violemment les contre-manifestants — naturellement, — *et voire même des spectateurs inoffensifs.*

C'est ainsi que l'agent 67 a fait tomber hier, volontairement, un homme qui s'est gravement *blessé au front sur le bord du* trottoir.

Que le numéro 66 a culbuté une femme qui tenait un enfant dans ses bras ; que le *numéro 70 a donné plusieurs coups de poing* à un père de famille qui ne disait rien, et qu'il a renversé à terre, près du Bazar Universel, un marchand de casquettes, nommé Léon, *assisté* en cela par un individu chevalier de la Croix.

Il faut voir en cette attitude de la police, le résultat des excitations du *Journal de Roubaix*, que nous avons relevées il y a quelques semaines.

En veut-on une preuve. Hier encore après la manifestation, un reporter dudit journal, prévenait les agents de police assemblés autour de lui dans la cour de l'Hôtel-de-Ville, qu'une plainte allait être communiquée à l'*Egalité* sur les agissements de l'agent 65, et qu'il fallait s'attendre à voir le journal socialiste taper sur cet agent.

« Et cependant, ajoutait-il, j'ai vu l'agent flanquer l'individu contre le mur, en se servant de lui comme d'une canne pour élargir le cercle qui l'entourait ; ça m'a fait plaisir. »

Comme on le pense, tous les auditeurs du reporter riaient avec ensemble, de ce brillant exploit.

Voilà nos lecteurs édifiés sur la police, n'est-ce pas.

#### La décoration de la rue

Peu ou point de bannières, cette année, aux maisons des cléricaux.

On nous dit que cette abstention est due à la peur de se voir dresser des contraventions ; en effet, la plupart des bannières sont rouges comme la « loque socialiste » style *Journal de Roubaix*, ou blanches fleurdelysées, et constituent des emblèmes séditieux, malgré les viscères ou nombrils sacrés collés dessus.

Ce bon M. Barroyer étant parti, la protection officielle de la police pouvait ne plus exister. cette fois, et il fallait se montrer prudent : c'est ce qui explique la pénurie de liquettes-étendards aux fenêtres.

#### L'itinéraire

En sortant de l'Hippodrome, les saltimbanques *ont suivi le boulevard* Gambetta, au milieu des braiements des confrères, et sous les huées de la population roubaisienne.

*Le cortège s'est alors engagé place* de la Liberté, Grande-Rue et Grande-Place.

L'itinéraire des autres années a été extrêmement réduit par mesure de prudence.

*Une partie du cortège s'est rendue* à l'église Notre-Dame où une manifestation saugrenue profondément attristante s'est produite.

Remarqué dans le cortège, Robichez dit Bobèche, le rigolo du *Journal de Roubaix*, jetant de gauche et de droite, au-dessus de son col carcan, des yeux d'autruche effrayée, et marchant sous la protection effective de M. Lecomte, commissaire de police du 2e arrondissement.

#### Les bagarres

Comme il fallait s'y attendre, de nombreuses bagarres se sont produites le long du parcours de la vachalcade.

La première bagarre a éclaté au boulevard, près de l'urinoir qui fait face aux Halles centrales.

Un ouvrier, qui riait de voir la physionomie ridicule des processionnards, reçut sur le crâne un formidable coup de parapluie, qui fit tomber le malheureux à terre, baignant dans son sang : il avait la tête fendue.

Le blessé se nomme Richard Vanderuckem, âgé de 38 ans, tisserand, demeurant rue de la Paix.

L'auteur de cette lâche agression, est un patron calotin bien connu à Roubaix, M. Pierre Lestienne-Prouvost, demeurant rue Peilart, 31, parent du fameux Prouvost qui fit condamner à perpétuité le malheureux Staelens, pour un petit bobo insignifiant.

Le courageux cafard voulut prendre la fuite, mais il en fut empêché par deux témoins ; indigné de cette lâcheté, l'un d'eux, Schoemaker Alphonse, demeurant cité Moreau, rue du Fontenoy, l'empoigna et le conduisit au poste, non sans éprouver de la résistance de la part de Lestienne qui, après lui avoir déchiré sa chemise, lui offrit de l'argent pour en acheter une autre et aussi pour être lâché, ce que Schoemaker s'empressa de refuser.

Au poste central, le sieur Lestienne exhiba son chapelet à la police, ce qui suffit pour le faire mettre en liberté vers une heure et demie.

Une autre bagarre s'est produite en face du domicile du belge-français Vandenhende, bagarre due à des nouvelles provocations des chevaliers de la Croix.

Des sifflets retentissent, on se bouscule et on arrache des capotes ; les cannes et parapluies sont brandis en l'air, les chapeaux sont foulés aux pieds, et les contre-manifestants cherchent à arracher au carossier le drapeau qu'il tient en mains : la police arrive et disperse les combattants.

Une troisième bagarre, due à des provocations *révoltantes faites par des prêtres qui* se trouvent sur le seuil des portes et qui insultent les contre-manifestants, éclate sur la place de la Liberté en face d'un cabaretier ; plusieurs curés reçoivent là une maîtresse correction.

L'un d'eux a été fessé d'importance par un ouvrier qu'il avait insulté de cochon.

En face des Trois François, une nouvelle bagarre, sans importance éclate encore, elle est rapidement terminée.

Au coin de la Grande-Rue, les chevaliers de la Croix, apercevant au loin le perron de l'église St-Martin, retrouvent un peu de courage et renouvellent leurs provocations, sautant sur les personnes qui sifflent le cortège. Aussitôt une poussée formidable a lieu.

Les rangs des processionnards sont enfoncés, le drapeau est enlevé et mis en pièces, la fanfare maritime est dispersée, et Vandenhende prend la fuite, pendant que les cannes, *les parapluies, les manches de vestes jonchent* le sol.

Devant le cercle des commerçants, arrive le cortège qui est reformé « à la diable ».

Une bagarre se produit à ce moment occasionnée par un commissaire de police qui frappe à coups redoublés, du pommeau de sa canne, un individu que la poussée de la foule avait précipité au devant de lui.

Un conseiller municipal et un conseiller prud'homme, témoins des faits, protestent avec indignation.

La foule, vis à vis de cet acte de brutalité venant d'un commissaire de police, s'indigne à ce moment et saute sur les agents de police qui, pour dégager le commissaire encerclé, frappent avec brutalité et en aveugles autour d'eux.

A ce moment, le brigadier de sûreté Réville reçoit sur la figure un coup de poing violemment asséné qui provoque une hémorragie.

Plusieurs agents reçoivent également des coups de poing.

L'agresseur de Réville, un ouvrier nommé ... Decoghe, âgé de 24 ans, tisserand, né à Gand, demeurant rue du Gros Saule, 14, a été arrêté et écroué au Dépôt.

#### A l'église St-Martin

Sur la Grande Place, les Chevaliers de la Croix et les autres énergumènes du cortège se groupent sur les marches de l'église, à la place où jadis le chanoine Buiteau bénissait les armées prussiennes envahissant la France.

Les huées et les sifflets éclatent, nourris, et la *Carmagnole*, la *Marseillaise* et l'*Internationale* sont entamées avec force, couvrant les sacrés chants des processionnards.

Pendant dix minutes, les chevaliers de la triste figure font la parade, puis soudain, très timidement, le portail s'ouvre un dais emprunté s'avance, et, dans le lointain, une main s'agite de gauche à droite l'ostensoir, vide de son pain à cacheter, nous assure-t-on. Personne, même des fidèles, ne s'agenouille et sous le crottin de cheval abondamment jeté, Jéhovah prend la fuite. Cela dure une seconde, puis bientôt tout s'abîme dans le mutisme profond du monument public affecté généreusement au culte par la République et dont les portes sont précipitamment refermées.

#### A Notre-Dame

Pendant que la scène précédente se déroulait Grande-Place, une partie du cortège était allée adorer un autre bon Dieu, celui de l'église Notre-Dame.

Au coin de chez M. Lion, armurier, rue du Pays, un jeune homme de 15 ans, François C..., demeurant près de la gare, cria en voyant passer le cortège : « A bas la Calotte ! ».

Un prêtre à face glabre, âgé de 30 à 35 ans, sortit du presbytère de l'église Saint-Martin, et se précipita sur lui, en lui disant : « Tais-toi, *salaud, ou je te crève la gueule !* » ; puis en disant ces aménités, il porta au jeune homme, derrière la tête, un formidable coup de poing.

Voyant cette scène, trois individus sortant du cortège, crièrent au curé frappeur : « Laissez, M. le Curé, nous allons l'arranger, celui-là. »

Heureusement pour le pauvre garçon, des personnes indignées intervinrent et mirent en fuite les agresseurs.

Sur la place Notre-Dame, les dix musiciens de la fanfare maritime, la Liberté qui s'étaient regroupés, sautèrent sur un contre-manifestant qu'ils assommèrent à coups d'instruments de musique, lorsque les agents parvinrent à le dégager le malheureux avait la figure pleine de sang.

Puis l'ostensoir avec le sacré pain à cacheter fut exhibé, les fidèles se frottèrent le nez dans la poussière en hurlant des cantiques.

Au retour du cortège, quelques jeunes filles crièrent, sur le passage des chevaliers de la croix : « A bas la calotte ». Un courageux adepte du *Christ se précipita vers elles*, brandissant un parapluie, et vociférant : « Si vous criez encore cela, tas de p..., je vous casse la gueule ! »

L'arrivée de quelques ouvriers, mit en fuite le courageux insulteur de femmes.

#### Après la bataille

Après ces diverses bagarres, la police fit dégager la Grande-Place et plusieurs agents furent posés en faction au coin de la rue de la Gare et du Vieil-Abreuvoir, pour protéger le cercle des ânes-âmes.

Deux individus perchés sur le tramway à vapeur et trompés par un appel du cornet du mécanicien, crurent pouvoir impunément insulter les contre-manifestants qui se retiraient dans le plus grand calme ; il a fallu l'intervention de M. Grimaldi, commissaire de police, pour leur éviter une correction méritée.

Le cortège dispersé, un incident se produit quelques instants plus tard, sur la Grande-Place.

Deux frocards de Ste-Elisabeth, entourés de jeunes gens, et de jeunes filles, traversent la place d'un air arrogant, semblant défier la foule.

Aussitôt une manifestation hostile se forme, et les deux ensoutanés sont accompagnés, *aux cris* : « A bas les Flamidiens, à bas les mangeurs d'enfants ! à bas les mangeurs d'chandelles ! »

Une bagarre éclate au coin de la rue du Château, *des coups de poings sont échangés* et deux des gardes du corps de la prêtraille disparaissent à fond de train par la rue du Château, sans demander leur reste.

Deux autres bagarres se sont produites ensuite dans la rue Pierre Motte.

Un homme d'une cinquantaine d'années, qui avait frappé un gamin de 12 à 13 ans, criant « à bas Flamidien » reçoit à son tour une raclée bien méritée.

La foule arrive boulevard Gambetta où une nouvelle bagarre se produit ; les curés pris de peur, se réfugient dans l'estaminet « à la Tonne d'Or », tenu par Herchuez-Thesse, dont la porte est aussitôt fermée à double tour.

Les manifestants ferment les volets et restent en permanence devant la maison.

La police arrive, la porte du cabaret s'ouvre alors et plusieurs manifestants y pénètrent, mais le gibier a déjà disparu ; il se *trouve dans une maison voisine, où il a* réussi à pénétrer en passant par-dessus le mur de la cour.

Une diversion se produit ; un autre frocard qui venait de la place de la *Liberté* est forcé devant l'attitude de la foule, de se réfugier chez Kesteloot, *marchand* de meubles, boulevard Gambetta. Un spectateur reçoit un coup de poing en pleine figure ; ses lunettes sont brisées, et le pauvre diable va se faire soigner dans un cabaret voisin.

Le brigadier de police du troisième arrondissement, arrive et va faire sortir les curés de leur retraite forcée.

Les agents de police les entourent, la foule se précipite à leur suite, abandonnant l'autre cafard, et la conduite continue jusqu'au presbytère de Ste-Elisabeth, avec sifflets et chants à la clef.

Dans le parcours, la police arrête un nommé Arthur Delauve, âgé de 22 ans, né à Trélon qui avait donné un coup de tête à un agent.

Etienne Vergotte est arrêté aussi, et ce, avec une brutalité odieuse, mais il est relâché aussitôt, grâce à l'intervention de la foule indignée, qui proteste contre cette arrestation injustifiée.

A ce moment, la situation est grave, on sent qu'il ne faudrait qu'un rien pour qu'un malheur soit fait aux agents, dont l'impopularité est maintenant générale à Roubaix.

On entend de tous côtés des réflexions de ce genre : « On voit bien que ces individus là sont les protégés de Motte ou de Montalembert », ce qui est très vrai pour la généralité.

Heureusement on arrive au poste, le brigadier de police fait disperser la foule.

Dans la rue Ste-Elisabeth, devant le presbytère, deux des vicaires poursuivis, insultaient la foule en criant : « salauds cochons ! » Un officier de l'Armée du Salut, portant au bras un [illegible], s'avança et leur dit à haute voix : « Jésus, dont vous vous prétendez les ministres, n'aurait jamais proféré de pareilles insultes. Je proteste au nom de l'Evangile. »

La foule applaudit bruyamment et les vicaires rentrent dans leur tanière en criant : « Allez-vous-en Luther ! »

Cette retraite, plutôt rigolarde, termine la journée : il n'y a plus d'incidents après cela, tout le monde regagne son logis pour dîner, il est environ près de deux heures quand le calme est enfin rétabli.

#### Conclusion

*Comme nous l'avons toujours dit*, les protestations en faveur du rétablissement des processions, ne sont que prétextes à troubles et à bagarres.

*Jamais* les cléricaux n'ont songé à organiser de semblables manifestations sous l'administration réactionnaire de M. Julien Lagache, alors qu'ils pouvaient cependant compter sur la protection très ouverte de l'administration municipale à cette époque.

Si les cléricaux ont voulu amener des troubles à Roubaix, sous l'Administration socialiste, en instaurant leurs manifestations grotesques et *ridicules*, c'est parce qu'ils savent bien qu'ils heurtent, en agissant ainsi, les *sentiments de notre population républicaine*, c'est parce qu'ils espèrent voir reporter sur le *Parti socialiste et ses représentants* à l'Hôtel-de-Ville, la responsabilité des événements graves qui pourraient se produire devant leurs provocations.

Voilà pourquoi aussi les journaux inféodés aux cléricaux, la *Croix* et le *Journal de Roubaix* ont préconisé avec tant d'acharnement la manifestation annuelle de la Fête-Dieu.

Personne ne se trompera dans le jugement à formuler sur les événements d'hier, ceux qui les ont amenés par leurs excitations volontaires et leurs provocations réitérées, ont commis une œuvre répréhensible, un acte de mauvais citoyens.

G. LESUR.

### A TOURCOING

Dès l'aube, tout le clan clérical est sur pied interrogeant avec anxiété le ciel qui semble menaçant.

Dans les usines à patenôtres, une grande activité règne ; on se prépare avec joie, au cortège carnavalesque.

Les pantins religieux sont sortis de leurs niches et on les astique pour la promenade à travers la ville.

Sur la place et dans différents quartiers, des ouvriers décorent le théâtre sur lequel se feront tout à l'heure, les singeries du clergé.

Vers dix heures, le temps continuant à se maintenir, on voit se diriger vers les différentes églises, des hommes des femmes et des enfants en grande toilette, qui vont assister à la comédie, et entendre les beuglements des chanteurs catholiques.

Beaucoup, et nous dirons sans avoir pour de nous tromper, presque la totalité des hommes vont là sans conviction, mais parce que leur situation en dépend, et ils ont soin de se montrer à leurs patrons ; les femmes y vont pour exhiber leurs toilettes, critiquer celles de leurs amies, et parfois parce qu'elles ont en ces lieux saints des rendez-vous.

Dans toutes les rues, des quantités de bannières et de drapeaux tricolores, où un cœur soi disant sacré, écrasant nos couleurs nationales se balancent aux fenêtres.

Le cortège s'est *promené* insolemment à travers la ville, sans donner lieu à aucun incident.

Nous espérons qu'un jour viendra, à Tourcoing, où un arrêté remisera, comme à Lille et à Roubaix, toute cette prêtraille dans les locaux qu'on leur accorde très généreusement et qu'il leur sera interdit de prendre la voie publique pour champ de parade d'une religion qui n'a déjà que trop fait de mal à notre pays.

## LE MOUVEMENT GRÉVISTE

### La Grève aux Mines de Meurchin

#### Basly à Bauvin

Les *mineurs* de la Compagnie de Meurchin loin de se décourager par l'attitude peu conciliante de M. Taquet, qui semble à plaisir sacrifier les intérêts de sa Compagnie pour une simple question d'amour-propre, ne font que redoubler d'énergie et de courage.

Malgré les rondes, le matin, et les conférences qui ont lieu chaque soir, depuis le début de la grève, devant un auditoire très nombreux, les grévistes, à l'annonce de l'arrivée du citoyen Basly, député, se sont portés en masse, samedi soir, vers la gare de Bauvin, où il devait descendre.

A sa descente du train, il est acclamé par une foule nombreuse, aux cris de : Vive Basly !

Le président du syndicat des *mineurs*, accompagné des citoyens Evrard, Cordier, et des membres du comité de la grève, se met en route pour la conférence qui doit avoir lieu salle Longuépée. Un cortège se forme alors. De distance en distance, de nouveaux groupes viennent grossir les rangs de la manifestation.

Sur tout le parcours, ce ne sont que des cris de : Vive Basly ! Vive la grève ! Quand on arrive à cent mètres environ de la salle Longuépée, un nouveau cortège, clairons et tambours en tête, composé des grévistes de Billy-Berclau, vient saluer le vaillant député ouvrier.

#### La réunion

La salle habituelle étant trop petite, on pénètre dans une grande cour qui sert de salle de conférence.

Un millier de grévistes environ s'y pressent ainsi que plusieurs centaines de femmes venues pour entendre le citoyen Basly et lui témoigner par leur présence leur sympathie.

Le citoyen Vilcot est acclamé président ; les citoyens Tassin et Sauvage, délégués mineurs, assesseurs.

Après quelques paroles de remerciement du président, le citoyen Evrard se lève.

Il rappelle brièvement l'origine du conflit les causes qui l'ont amené, il en fait retomber entièrement la responsabilité sur le directeur de la Compagnie, M. Taquet qui pour une question de sentiments a déchaîné la guerre, alors qu'il aurait dû s'il eût été animé d'un peu de justice éviter la grève qu'il *déplore aujourd'hui.*

Il encourage les ouvriers de Meurchin à persévérer dans leurs justes réclamations et termine par une énergique péroraison qui *soulève les applaudissements de tout* l'auditoire.

Le citoyen Cordier, de Carvin, prend la parole à son tour, après avoir fait allusion au courage dont font preuve les ouvriers de Meurchin, il les invite à continuer dans cette voie. Non seulement, dit-il, vous avez avec vous tous les camarades du Pas-de-Calais, l'opinion publique et la presse républicaine, mais encore les journaux réactionnaires et capitalistes qui n'osent pas donner raison à M. Taquet. Il termine par un énergique appel à la résistance.

#### Discours de Basly

Le député Basly se lève à son tour. Il fait d'abord remarquer aux mineurs les motifs qui l'ont empêché jusqu'ici de se rendre au milieu d'eux, retenu qu'il était à la Chambre et au Ministère, mais il n'est pas, dit-il, resté inactif et il s'est occupé de la question d'arbitrage actuellement soumise à M. le *Préfet* du Pas-de-Calais.

Dans un magnifique discours fréquemment interrompu par les applaudissements, Basly fait un tableau sombre de la grève. Il rappelle celle 1889, où les mineurs poussés à bout par la complicité du gouvernement et de toutes ses forces réunies police, armée, magistrature sont acculés à la capitulation et obligés de reprendre le dur labeur, sans avoir obtenu satisfaction.

Il montre la compagnie de Meurchin, dans la personne de son directeur établissant la loi du vainqueur, et faisant subir à ses ouvriers un *régime d'oppression et de terreur.*

Pendant huit années, dit-il, vous avez dû subir des longues coupes, des diminutions de salaires, on a essayé, à maintes reprises, de vous empêcher de manifester votre liberté électorale, votre liberté syndicale, et lorsque je me rappelle, il y a neuf mois, vous faisiez appel à mon concours je vous conseillai de continuer le travail et d'accepter les promesses du directeur pensant qu'il les aurait tenues.

Mais aujourd'hui qu'il n'a pas tenu ses engagements, que non content de ne pas respecter la convention d'Arras qu'il a signée avec nous il va jusqu'à empêcher la manifestation libre de vos opinions politiques en congédiant trois des vôtres. Vous avez déclaré la grève, je trouve que vous avez raison.

Comment d'ailleurs concilier l'attitude de M. Taquet, qui vient à Arras discuter avec les représentants du syndicat et qui, rentré à Meurchin, refuse de recevoir pour discuter vos réclamations, vos délégués du syndicat.

Si M. Taquet n'accepte pas l'arbitrage, nous saurons bien l'y contraindre, et si votre demande n'a pas gain de cause, je saurai porter la question à la tribune de la Chambre.

En attendant, je reste au milieu de vous pour la durée de la grève et je vous invite à persévérer dans votre énergie et votre courage.

Néanmoins je crois à une prompte solution.

Le citoyen Basly termine en disant que le syndicat avait décidé l'envoi de listes de *souscriptions* dans tout le Pas-de-Calais pour la quinzaine prochaine.

*Le discours du citoyen Basly a été couvert* par de frénétiques applaudissements et par les cris de : Vive la Grève ! Vive Basly !

La grève mise aux voix, a été de nouveau votée à l'unanimité.

### L'HARMONIE MUNICIPALE D'AVION

#### au Concours de Versailles

L'Harmonie municipale d'Avion (Pas-de-Calais) a pris part hier dimanche au grand concours de musique de Versailles, où elle a obtenu de brillants succès.

Contre six sociétés concurrentes, l'Harmonie municipale d'Avion s'est vu décerner :

1° Le second prix de lecture à vue ;

2° Le premier prix d'exécution, à l'unanimité, avec félicitations du jury au chef, M. Jules Lecat ;

3° Le premier prix d'honneur.

Les vainqueurs rentreront à Avion demain soir samedi, à cinq heures. Une grandiose réception leur est réservée.

# Dernière Heure

## ELECTION LÉGISLATIVE

*Quimper, 17 juin.* — Une élection législative a eu lieu aujourd'hui dans la 1re circonscription de Châteaulin Finistère pour pourvoir au remplacement de M. Miossec, clérical, décédé.

Deux candidats étaient en présence :

M. Miossec fils du député décédé, qui se présentait avec le programme conservateur, de son père et M. Hervieu, notaire, qui se présentait comme républicain modéré.

M. Miossec est élu par ... voix contre 4069 à M. Hervieu.

Il y a eu 12,230 votants sur 1.,352 inscrits.

## Deux cents Boulonnaises à l'Exposition

*Paris, 17 juin.* — Deux cents poissonnières de Boulogne-sur-Mer, dans leur pittoresque costume, bien connu, sont arrivées ce matin, à neuf heures quarante-cinq, à la gare du Champ-de-Mars.

Les Boulonnaises ont été reçues par les délégués des Halles de Paris, et un vin d'honneur leur a été offert au restaurant de la *Paix*.

Le Président de la Chambre syndicale des halles a remis à la doyenne des poissonnières un énorme bouquet de fleurs qui ont été distribuées entre toutes les boulonnaises.

Les poissonnières ont visité ensuite les différents palais de l'Exposition ; elles ont fait un tour sur le trottoir roulant et fait l'ascension de la *Tour Eiffel*.

A . heures, elles ont pris place dans de grands breaks qui les ont conduites aux Champs Elysées et sur les grands boulevards.

Les boulonnaises sont reparties à 11 heures par la Gare du Nord, enchantées de leur voyage à Paris.

## UN VAMPIRE

*Saint-Laurent-le-Pape, 17 juin.* — Depuis quelque temps, l'opinion publique accusait le nommé Fumat, fossoyeur à la Voulte, de violations de sépultures.

Le parquet de Privas, prévenu, s'est rendu sur les lieux. Fumat, pour se soustraire à l'arrestation, s'est caché dans le cimetière et s'est coupé la gorge.